

Une nouvelle d'épouvante

Camille LEFEVRE

Jour 123 de ma première année au Mur, troisième fois que la lune change depuis que j'ai pris le noir. Je commence à m'habituer au froid glaçant, aux couchettes en bois moisi et au réveil crispant à l'aube. On nous a répété que notre vie d'avant n'existait plus, que nous n'étions plus que ce pour quoi nous nous battions aujourd'hui et demain. Et comme ce n'était pas assez, nos affaires personnelles ont été brûlées, espérant que cela effacerait toute trace de notre passé. Plus de racines, plus d'origine, et pour seule famille tous ces autres hommes recrutés, liés par le serment que nous avons prononcé il y a 3 jours.

Ce matin, je me suis réveillé en sursaut avant même que le commandant ne fasse irruption dans le dortoir. Le jour ne s'était pas encore levé. Un silence lourd enveloppait le camp, suffoquant tout écho de vie. Ma nuit avait été habitée par d'anciens fantômes, comme la plupart de mes nuits. Depuis mon arrivée, je revis des moments passés, et chaque rêve semble plus réel que le dernier. Parfois je me réveille sans m'en souvenir exactement, mais les sensations collent à ma peau, s'agrippent à mon corps tremblant, et leurs voix résonnent dans ma tête en boucle, encore, et encore.

La cloche d'appel s'est mise à retentir quelques instants après mon réveil, faisant trembler les murs frêles du bâtiment. Tous les hommes ont sauté de leur couchette dans un chaos sonore de lits grinçants, de pas sur la pierre froide et de bousculements frénétiques. L'uniforme n'empêche pas complètement le froid de passer à travers, et le vent réussit toujours à s'infiltrer sous la fourrure et le tissu. Alors on était là, une centaine de nouvelles recrues, immobiles, les dents claquant, le visage serré, attendant les ordres du matin. Pendant l'appel, un des hommes s'est effondré par terre. Il était maigre et blafard, il n'a presque pas fait de bruit en tombant. Il ne s'est pas relevé. Peut-être que c'était le froid, ou la faim. C'est le sixième que je vois mourir, avant même d'être sorti en expédition de l'autre côté du mur.

Le froid n'a fait que s'intensifier dans l'après-midi, pendant les combats d'entraînements; je sentais mes bras se raidir tandis que j'abattais mon épée contre celle de Doltar. Dire que je m'habitue au froid glaçant n'est pas exact, parce que mon corps réagit de la même manière que le premier jour où j'ai mis les pieds ici. Mais je m'habitue à l'idée que j'aurais froid toute ma vie, que mon corps ne pourra plus jamais se réchauffer.

†

Deuxième pleine lune depuis les premières neiges. Le commandant Brennard a annoncé un départ de l'autre côté du Mur demain. 20 d'entre-nous ont été ordonnés à partir avec la brigade de repérage. J'ai été appelé en deuxième. Le soir, on a parlé que de ça. Pour la plupart, c'est notre première excursion à l'extérieur. Le dortoir avait une odeur d'angoisse et d'agitation. Les hommes ne pouvaient s'empêcher de partager les histoires qu'ils avaient entendu sur la forêt noire, les peuples mangeurs d'hommes et autres créatures. Moi, je m'efforçais de ne pas écouter, ça ne servait rien de se faire peur juste avant de partir. J'entendais des bribes de conversations, de mots, et je voyais les yeux ébahis de certains. Pourtant, les rumeurs de l'existence de Marcheurs Blancs avaient été enterrées, et les "peuples mangeurs d'hommes" restaient la plupart du temps entre eux, et la brigade de repérage revenait toujours saine et

sauve, ou presque. Il y a deux semaines, 50 hommes sont revenus sur 130. On nous a rien dit à part que c'était les aléas d'un gardien du mur et que c'était un honneur de mourir de cette façon. De quelle façon exactement, on ne sait pas, mais le commandant s'est rapidement assuré de faire taire les spéculations. Demain, avant que le soleil se lève, nous serons 60 à partir pour la première fois de l'autre côté du mur.

†

Jour 1 de ma patrouille au nord du Mur. Nous avons installé le camp à côté d'une rivière. La journée n'a consisté qu'à marcher pour prendre le plus d'avance possible. Si tout va bien, nous serons revenus dans 3 jours. Nous n'avons vu aucune créature, aucun sauvage, aucune trace de rébellion des Autres ou d'attaque. La journée était grise, le vent tranchait nos rangs, les arbres se moquaient de nos grelottements. Les bruits de notre armure percutant nos armes résonnaient, accompagnés du grondement de la marche. Nous n'étions qu'une masse, noire, mouvante, se frayant un passage à travers la forêt, la brigade devant et les novices à l'arrière. Sur notre dos, un sac avec le strict nécessaire: une gourde d'eau, 3 rations de nourriture, deux couteaux, des pierres pour faire du feu. J'ai réussi à prendre mon carnet et une plume pour continuer d'écrire. Je ne sais toujours pas ce que nous cherchons exactement mais pour l'instant, nous avons fait du feu et attendons les ordres. Mes doigts sont bleus, je n'arrive pas à les réchauffer. Tout est très calme et je ne-

†

Jour 2 de ma patrouille au nord du Mur. Je suis seul. Nous avons été attaqués par quelque chose. Je ne sais pas ce que c'était. Je n'ai pas eu le temps de voir, j'ai d'abord entendu les hurlements. Des cris qui venaient de l'autre bout du camp. Je n'ai pas réfléchi, je me suis levé, et j'ai couru. Quand je me suis retourné, j'ai vu le Premier Patrouilleur de la brigade tentant de remettre de l'ordre dans la panique, gueulant de se remettre en position, de prendre ses armes, de se replier. Et j'ai vu une dizaine de mes frères, ces voleurs, bandits, bâtards et criminels, oublier en une seconde leur formation et leur serment, en se sauvant dans les profondeurs des

bois. Et je ne vaud pas mieux qu'eux, parce qu'au lieu de revenir, j'ai recommencé à courir. Les branches des arbres raidies par le froid me fouettaient le visage. Je ne sais pas combien de temps j'ai couru mais à un moment, je me suis effondré sur le sol givré, haletant.

J'aurais pu m'endormir mais j'ai entendu une branche se briser trop près de moi. Sans regarder, je me suis relevé et j'ai recommencé à courir avant de trébucher et découvrir une crevasse dans laquelle je me suis glissé. Mon cœur battait trop vite, mes jambes étaient engourdis. La crevasse était à peine assez haute pour que je m'assieds, mais juste assez profonde pour que quand je me mette face à la sortie, je ne vois pas l'extérieur. Ce qui voulait aussi dire que l'extérieur ne pouvait pas me voir. Mes yeux sont restés grands ouverts jusqu'au lever du jour. Je ne sentais plus mes doigts, et je gardais mon regard rivé sur la nuée qui sortait de ma bouche à chaque respiration.

Maintenant, il fait jour, il faut que j'essaie de retrouver mon chemin. J'ai mangé une des rations que j'avais dans mon sac.

†

Jour 4 de ma patrouille au nord du Mur. Quelque chose me suit, j'en suis certain. J'ai peur que ce soit la chose qui a attaqué le campement. Je la sent dès que je sors de mes terriers, et je peux courir autant que je veux, j'ai l'impression que je ne peux pas lui échapper. Mais elle n'attaque pas, ou pas encore en tout cas. Ce n'est qu'une question de temps, il faut que je retrouve le chemin vers le mur. Hier, j'ai mangé ma dernière ration. Je sens le froid commencer à s'immiscer à l'intérieur de mon corps, s'installer dans ma gorge, mes poumons, mes entrailles. Le feu que j'ai fait ne me réchauffe pas. La nuit, je suis réveillé en sursaut par les mêmes cris qui retentissent dans ma tête depuis des mois. Quoi que je fasse, je n'arrive pas à oublier.

Même sans dormir, les images de ma vie d'avant me suffoquent. Le jardin baigné dans le soleil. Les escaliers en colimaçon. Le vent frais faisant danser les rideaux de notre chambre. Le berceau. Vide. Les cris

d'Adrielle. Mais qu'est ce que j'aurais fait d'une fille? Je lui avais demandé un garçon, j'avais supplié les dieux. Il ne m'ont pas entendu, ils ne m'ont pas répondu. Je la vois s'effondrer par terre, hurlant. Je n'ose pas l'approcher, la prendre dans mes bras. Je me penche par la fenêtre et je vois le bébé, immobile, son visage doux, sur la pierre froide du jardin. On ne lui avait pas encore donné de nom, elle n'existait pas encore, n'avait pas eu le temps de regarder le monde de ses petits yeux bleus.

Je l'ai jeté par la fenêtre, et elle n'a poussé aucun cri. Elle n'a pas fait de bruit quand son corps a touché le sol. Ma douce Adrielle m'apparaît clairement, ses yeux perçant et ses cheveux bruns cascadant sur ses épaules. J'étais sûr qu'on aurait un fils, et elle disait qu'elle le sentait, qu'il serait vaillant. Je pensais pouvoir effacer tout ça en venant ici, effacer le visage crispé de douleur de ma femme, faire disparaître son regard accablant, le torrent de larmes qui tachaient sa robe. Je suis seul, dans cette grotte et je n'ai comme seule compagnie, le souvenir foudroyant de cette après-midi. Je ne sais pas quoi faire. Je ne sais ni où je suis, ni comment rentrer. J'ai faim. J'ai froid. J'ai de plus en plus de mal à écrire; je ne sens plus mes doigts.

“J'ai trouvé son journal à côté de son corps quand il est tombé. Cela faisait 3 jours que je tentais de retrouver les déserteurs. C'est le seul que j'ai rattrapé, il essayait de revenir.”

Le Premier Patrouilleur remet le carnet du garde dans les mains du commandant et sans hésiter, le jette dans les flammes.

“il ne manquera à personne.”

